



<http://cinemateur01.com>

Cinémateur

Fiche n° 1287
Le chebabs de Yarmouk

Les chebabs de Yarmouk

de Axel Salvatori-Sinz

1h18 - documentaire - France - sortie 18.03.2015

C'est entre 1955 et 1957, sept ans après la création de l'État d'Israël et l'exode forcé des Palestiniens, qu'un des plus grands camps de réfugiés s'est monté à la périphérie de Damas. Au fil du temps, les familles se sont regroupées, agrandies, installées, ajoutant des étages bricolés aux baraques provisoires.

À la veille de la guerre civile syrienne en 2011, le camp de Yarmouk comptait un demi million d'habitants, la troisième génération de ces Palestiniens de Syrie ayant atteint l'âge de 20 ans, celui de faire son service militaire dans leur « armée nationale » encadrée par les troupes d'Assad.

Pour ces jeunes gens, qui n'ont jamais mis un pied dans la patrie où leurs grands parents ont tout laissé, l'espoir d'un retour est ténu.

Alors ils rêvent surtout de pouvoir choisir leur vie, d'échapper à cet enfermement sans fin.

Les Chebabs de Yarmouk : un camp de réfugiés palestiniens devenu image d'archives

Résumer le sujet du premier long-métrage documentaire d'Axel Salvatori-Sinz, *Les Chebabs de Yarmouk*, ne peut plus se faire au présent. Très rapidement après son tournage, le film a rejoint le clan assez fermé des documentaires veufs de leur sujet, qui ont capturé, parfois sans le savoir, une réalité déjà disparue au moment où ils se présentent sur les écrans de cinéma. À partir de l'été 2012, au cœur des affrontements entre l'Armée Syrienne Libre et l'armée régulière, il connaît l'exode massif sous les bombardements,...

Le Monde



« Catastrophe » dans le camp de Yarmouk, investi par l'État Islamique

Les Chebabs de Yarmouk

Tourné entre 2009 et 2011, le documentaire d'Axel Salvatori-Sinz rend compte d'une réalité qui n'existe déjà plus : celle du camp de Yarmouk en Syrie où ont trouvé refuge plusieurs centaines de milliers de Palestiniens en attente de pouvoir rejoindre leur territoire. La guerre civile qui ravage la Syrie depuis maintenant quatre ans a eu un impact considérable sur l'organisation de ce camp : passée de 500 000 à 18 000 individus, la population de réfugiés apatrides survit dans une précarité accentuée par une grande vulnérabilité économique. Sans rien savoir de l'impact qu'aurait un possible soulèvement de la population syrienne contre le régime de Bachar el-Assad sur la préservation du camp, le réalisateur a réussi à défier les autorités pour tourner clandestinement un documentaire autour d'un groupe de jeunes, occupant leur temps entre militantisme politique et démarches artistiques. Ce différentiel de savoir entre l'époque à laquelle fut tourné le film et ce que l'on sait de la tragédie qui ravage actuellement la région insufflé à la plupart des scènes une mélancolie bouleversante, devenant ainsi le troublant témoignage de lieux disparus et d'un espoir assassiné pour ces jeunes aux aspirations universelles. Sortir ce film quatre ans après l'achèvement du tournage, alors que les protagonistes ont vu leurs chemins se séparer irrémédiablement, permet à la mise en scène de s'enrichir d'une puissance réflexive qui ne cesse de troubler une fois le visionnage achevé.

Un espace clos

Si le documentaire rend compte jusque dans son titre de l'existence de Yarmouk, on ne verra finalement pas grand chose du camp. Tenu à mener son projet de manière clandestine pour contourner la censure, le réalisateur ne s'est quasiment jamais aventuré à filmer les extérieurs et lieux publics. Circonscrit aux appartements de quelques protagonistes et aux toits d'immeubles desquels on peut apercevoir l'organisation un brin anarchique de cette enclave, le documentaire se nourrit par ailleurs de cette contrainte pour dire quelque chose du quotidien des habitants : démunis sur le plan matériel et privés de droits civiques (dépourvus de nationalité, ils n'ont pas la possibilité de voter, de voyager et le travail leur est difficilement accessible) alors qu'ils sont pourtant tenus d'effectuer un long service militaire en Syrie, les jeunes habitants de Yarmouk n'ont que très peu de raisons d'investir l'espace extérieur, préférant l'espace confiné des appartements où ils ont notamment la possibilité de fumer pour tromper l'ennui et la désillusion héritée de leurs parents (qui croyaient encore à un retour possible en Palestine). Essentiellement composée de plans serrés et de perspectives obstruées, la mise en scène d'Axel Salvatori-Sinz traduit parfaitement le sentiment d'enfermement autour duquel semble régi le quotidien des habitants et des quelques jeunes qui se livrent sans détour à la caméra.

Cœur vibrant

Bien que le documentaire soit court

(1h18), jamais le réalisateur ne réduit ses intervenants à des figures dont la seule présence servirait à valider une intention de départ. Les choix de mise en scène démontrent d'ailleurs assez rapidement que le dispositif vise surtout à accueillir la parole subjective : au cours de plans très étirés et d'une série de scènes d'exposition qui ne cherchent jamais à rendre compte à la manière d'un reportage d'un contexte socio-politique, la caméra d'Axel Salvatori-Sinz vise surtout à capter les rêves et espoirs d'une jeune génération. Celle-ci est attachée à son histoire mais sait aussi que le camp de Yarmouk, s'il fait partie intégrante de son identité, reste une prison à ciel ouvert. Alors que l'attente nourrit inlassablement leur quotidien, ces jeunes écrivent, débattent, montent des projets et s'aiment. Au-delà de leur implication dans des projets artistiques et politiques, ces « Chebabs de Yarmouk » s'incarnent dans la mise à l'épreuve de leurs sentiments et mettent à jour leurs contradictions au travers d'écrits qu'ils n'hésitent pas à lire face caméra. Que ce soit lors de la troublante confession d'un jeune homme dont la petite amie a avorté ou dans cette pudique mais émouvante scène d'adieux entre des parents et leur fils prêt à quitter le camp pour plusieurs années, le documentaire d'Axel Salvatori-Sinz rend justice à l'humanisme universel de ces quelques jeunes déterminés dans leur soif de vie et pour qui l'exil restera malheureusement la seule issue possible.

Critikat.com



Axel Salvatori-Sinz

Né en 1982, Axel Salvatori-Sinz a étudié l'anthropologie avant de passer à la réalisation. Son premier long-métrage documentaire *Les Chebabs de Yarmouk* a remporté le prix « Regard neuf » du meilleur Premier film et une mention à Visions du Réel, le prix RTP dans la catégorie Recherche à DocLisboa, le prix du premier film au festival Jean Rouch et au festival Al Ard Film Festival. Il réalise actuellement un film en Corse écrit dans le cadre de l'atelier documentaire de la Fémis 2012 ainsi qu'un projet en lien avec l'actualité syrienne.

Interview d'Axel Salvatori-Sinz pour les Rencontres Internationales du Documentaire de Montréal

RIDM: Comment as-tu connu ce groupe de jeunes Palestiniens installés en Syrie ? Peux-tu nous en dire un peu plus sur leurs conditions de vie par rapport à d'autres camps de réfugiés ailleurs ?

Axel Salvatori-Sinz : En 2006, dans le cadre d'une recherche en anthropologie sur la jeunesse palestinienne réfugiée de Syrie, j'ai travaillé dans un centre culturel qui se trouvait dans le camp de Yarmouk, en banlieue de Damas. Les Chebabs fréquentaient ce centre culturel qui militait pour le maintien de l'identité palestinienne à travers les arts.

Ils passaient leur temps à photographier, filmer, peindre et représenter le camp. Certains avaient des affinités plus poussées avec le théâtre (Hassan, Tasneem) et d'autres envers le cinéma (Ala'a, Samer).

La condition des Palestiniens en Syrie est relativement bonne d'un point de vue sanitaire et social. Ils ne souffrent pas de discriminations sociales comme au Liban. Mais contrairement au Liban, ils vivent dans un État dictatorial. Ils ont, grosso modo, les mêmes droits que les Syriens, si ce n'est qu'ils n'ont pas le droit de vote. Mais le droit de vote en Syrie n'existe pas, alors...